

PHILO

De la maternelle à l'université, en passant par les maisons de jeunes, les centres culturels, les bibliothèques, les IPPJ et les prisons, PhiloCité diffuse dans l'espace public les outils de la philosophie. Parce que prendre le temps de réfléchir collectivement, sur un sujet du quotidien saisi au vol ou sur les grands thèmes qui balisent l'histoire de la philosophie, c'est se donner les moyens de s'émanciper.

Depuis plusieurs années, les membres de PhiloCité, travailleurs et bénévoles, se forment régulièrement à l'animation d'ateliers de philosophie auprès de praticiens reconnus internationalement. PhiloCité propose, en Belgique et à l'étranger, des animations, des formations, des conférences et des travaux de recherche, dans un souci permanent d'émancipation, tant individuelle que collective.

Rythmes & blouses

Interroge-toi, cher lecteur : es-tu pressé de finir cet article ?

A quel rythme es-tu en train de lire et qu'est-ce qui le détermine ?

Se questionner sur les rythmes et sur les effets joyeux ou tristes qu'ils produisent en nous, c'est peut-être le début du temps retrouvé.

Comme autant de variantes du métronome, la poignante de l'usine, la sonnerie de l'école et la cadence de la machine martèlent un tempo auquel nous devons nous soumettre. Les machines rythment notre temps de travail, celui où l'on est tenu de chasser le temps mort et de le rendre utile, de transformer tout moment de respiration en moment de production, de bannir les déplacements non productifs au motif que « *la marche à pied n'est pas une activité rémunératrice* »¹. Spontanément, le travail apparaît comme le lieu par excellence où nous acceptons de déléguer le pouvoir que nous aurions sur notre rythme propre. Pour la plupart d'entre nous, la marge de variation du rythme de travail est étroite et nous nous conformons à celui qui est imposé par les machines, par la hiérarchie ou par le client. Le métronome, imposant de l'extérieur un rythme commun, est un vieil instrument du pouvoir.

LE TEMPS LIBRE : CAPITAL RARE

Une fois les tâches obligatoires effectuées, nous disposons de plus ou moins de « temps libre » où l'on peut enfin, durant les quelques heures d'éveil qui nous restent, vivre selon notre propre rythme. Ces petits moments si prisés seraient ceux de l'épanouissement personnel, contrepartie vitale aux dangers de l'aliénation qui nous menace dans notre vie professionnelle. Se multiplient ainsi les invitations à « s'occuper de soi » et à investir dans les loisirs ce capital d'autant plus précieux qu'il est rare : le temps libre.

Qu'il est donc tentant d'opposer le rythme tyrannique et cadencé provenant du dehors à notre rythme propre, provenant d'un désir intime et fluctuant. Le rythme propre permettrait de se dégager de l'exigence de répondre en temps réel, il serait le temps de la réflexion, de l'attente, de l'ennui, de la digestion, à l'inverse des moyens de com-

munication qui nous imposent de répondre tout de suite au risque de le faire mal. Et pourtant, il est sans doute contaminé par le rapport au temps imprimé au plus profond de nous-mêmes par le travail.

Un exemple ? Les voyages organisés, qui rentabilisent entièrement le temps de loisir, symbolisent parfaitement le retour dans les vacances du rythme cadencé du travail et de l'aliénation qu'il implique. On ne se construit plus une identité en organisant nos activités selon un rythme personnel, le temps de loisir reste un objet gagné par le travail : au même titre que tous les objets que celui-ci permet de s'approprier, le loisir devient aliénant.

LE TEMPS NON RENTABILISÉ : UN CAPITAL QUI DORT

Se départir d'un rythme imposé est-il possible ? C'est d'autant plus difficile que les nouvelles formes d'organisation du travail induisent un autre rapport au rythme. La cadence du travail ne s'impose plus depuis le haut vers le bas de la hiérarchie : il s'agit, pour les managers inspirés par le « toyotisme »², de faire en sorte que le travailleur lui-même s'efforce d'augmenter son efficacité. Le temps et l'espace non rentabilisés, c'est un capital qui dort.

Les nouvelles formes d'organisation du travail, couplées aux nouvelles technologies de l'information et de la communication, ont introduit leurs mots d'ordre jusque dans les recoins les plus intimes de notre vie psychique : flexibilité, autonomie, adaptabilité et réactivité. Ces nouvelles méthodes de management n'agissent pas directement sur les actes mais sur les conditions psychologiques des travailleurs, pour qu'ils adaptent par eux-mêmes leur rythme aux contraintes de rentabilité et d'efficacité. En un sens, ils les choisissent librement ; les cadences ne sont plus conçues comme étant imposées de l'extérieur mais

Friedrich Nietzsche

Philologue, philosophe et poète allemand
(1844 - 1900)

“ Celui qui
ne
dispose
pas
des 2/3 de
sa journée
pour lui
est un esclave.”

choisies. Le rythme externe ne l'est plus directement, mais nous nous l'imposons à nous-mêmes, croyant poser un geste libre.

LE DÉBUT DU RYTHME RETROUVÉ

Pouvons-nous dès lors choisir réellement nos contraintes rythmiques? Au-delà d'un désaccord entre un rythme imposé et un rythme intérieur que nous aurions à cultiver et à soigner à l'abri des pressions extérieures, il faudrait au contraire penser les contraintes qui s'imposent à nous depuis un intérieur impur, manipulé.

Interroge-toi, cher lecteur : es-tu pressé de finir cet article? A quel rythme es-tu en train de lire et qu'est-ce qui le détermine? Quand tu marcheras tout à l'heure, pense au rythme de tes pas : qui le donne? Une chanson venue en tête? Qu'est-ce qu'elle provoque? Vers quoi et vers qui marches-tu? Dans quel état cela te met-il? Se questionner sur les métronomes qui nous rythment et sur les affects joyeux ou tristes qu'ils produisent sur nous, c'est peut-être le début du rythme retrouvé.

Mais voilà que ton gamin, ta compagne ou ton père piaffent d'impatience dans ton dos et te sortent de ta réflexion. Un rythme propre enfin trouvé à la maison? Pas plus sûr qu'au boulot! On en reparle la prochaine fois?

— Gaëlle Jeanmart et Denis Pieret

1. Propos prêtés à Henry Ford, industriel américain (1863-1947), à qui l'on doit notamment l'invention du «fordisme», une «amélioration» du travail à la chaîne.
2. « Théorie organisationnelle du procès de travail, reposant sur le principe que l'ouvrier (pudiquement nommé opérateur) doit être laissé le plus libre possible de se tuer à la tâche de sa propre initiative, plutôt que de le forcer. » (Stéphane Legrand, Dictionnaire du pire, Paris, Editions Inculte, 2010)

www.philocite.eu

philocité